

La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mézenc

Les quatre paysanneries



La ferme des frères Perrel

La première partie du bâtiment a été construite en 1640. La ferme était alors très modeste. Trois générations y ont vécu avant que la quatrième ne commence à l'agrandir à partir de 1748. Des ajouts successifs : étable, cuisine, chambre, jardin délimité par un mur de pierres et son *grangeon*, lavoir, abri pour le lait, lui ont donné son caractère atypique par rapport aux fermes massives traditionnelles du massif. Une vingtaine de vaches - à lait et à viande - y étaient élevées, ce qui faisait d'elle une ferme relativement importante. Elle était encore habitée en 1974 et fut classée monument historique trois ans plus tard. Ses derniers occupants, quatre frères célibataires, les Perrel ont vendu pour une somme symbolique leur chaumière à la commune de Moudeyres.



L'utilisation totale du seigle

Les moissons tardives de juillet, faites à la main, permettaient d'obtenir de la paille de seigle longue et résistante. Tandis que le grain se transformait en farine, la paille recouvrait les toitures. En hiver, le seigle était battu soigneusement au fléau, afin de ne pas oublier de grains qui attireraient inévitablement rongeurs et oiseaux, venant ainsi détériorer la précieuse paille. Des *cloissous** de paille étaient attachés deux par deux et disposés sur la charpente. Il en fallait trente pour recouvrir un mètre carré, la toiture ayant une surface de 700 m². Aucun outil n'était utilisé pour réaliser ce toit de chaume et la mousse qui apparaissait sur le toit était le signe pour les habitants qu'il fallait songer à changer la paille qui n'était plus assez étonnée. Chaque année, un trentième du toit était restauré avec la récolte de l'année précédente. Nécessitant une attention constante et des retouches régulières, la technique de la pause du chaume était transmise de père en fils.

Cloissou : assemblage de deux poignées de paille réunies par torsion d'un lien de paille.

Loin des idées toutes faites et de l'enseignement d'une géographie scolaire simplificatrice et au final erronée la diversité des terroirs de France, du Massif central et de notre massif du Mézenc est considérable.

Ici la diversité est de règle et ce qu'il faut saisir c'est non pas la juxtaposition mais la combinaison d'activités, non pas le simple voisinage des populations mais leur imbrication économique, sociale et culturelle.

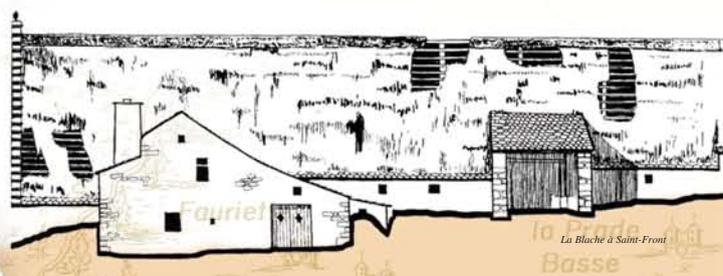
Les chaumières de Bigorre ouvertes à la visite depuis trente ans témoignent de la présence d'une population très pauvre, deux vaches, trois chèvres, cinq brebis. Une famille y vit mal, plus qu'à l'étroit, à peine réchauffée par la proximité des animaux. Saleté, miasmes, mauvaise santé, au rythme des saisons, le jour et la nuit.

La vie est pourtant possible car tout près, à quelques centaines de mètres, à quelques kilomètres tout au plus des emplois sont possibles dans les grandes fermes du haut plateau, servante à l'année, valet, bouvier, faucheurs en nombre tout l'été.

Ces grandes fermes, souvent d'un seul tenant, ne sont que rarement au XIX^e siècle la propriété de leur exploitant. Ces grands fermiers peuvent rester plusieurs générations sur la même propriété ou changer souvent de lieu et de propriétaire. Ils vivent de deux produits principaux, l'engraissement des bovins l'hiver grâce à un foin abondant et le beurre. C'est possible car de riches clients sont proches et très demandeurs, ceux des riches vallées méridionales royaumes de la vigne, des fruits, de l'huile d'olive.

Tout pour l'herbe qui rapporte tant ! Et parce que la récolte du seigle est incertaine voire impossible. Donc pas de seigle pour la litière, pour le toit, pour manger. En périphérie, à Moudeyres, à Bournac, au Fraise par exemple, va se développer une agriculture moyenne qui va fournir ce seigle en surplus de la production des petites chaumières de Bigorre.

Il faut donc des moulins pour moudre tout ce seigle. Le site de la vallée de l'Aubépin est idéal. Une quatrième « paysannerie », les meuniers, va s'y constituer : atypique car moudre c'est transformer, c'est donc être artisan. La pêche, la chasse, le braconnage (obligatoire sous l'Ancien Régime où ces droits étaient réservés aux seigneurs) vont non seulement apporter des revenus complémentaires indispensables mais aussi mettre ces meuniers et leur famille en symbiose totale avec la nature.



Une rixe à Laussonne

Les rues sont pleines, les gens s'interpellent.

« Alors Louisou, t'es descendu ?

- Tu le vois bien, je suis là. »

Un vieilleux fait grincer son crin-crin au coin de la route des Estables.

« T'arrêteras-tu un jour de nous percer les oreilles ? lance un fâcheux

- Laisse-le donc, Fonsou, c'est la fête aujourd'hui, je préfère sa musique à tes ronflements. »

On rit, on s'amuse. Sur la place du marché devant le cabaret de la

Marinette des jeunes dansent une bourrée de montagne qui claque et

qui pète au son de l'accordéon ce nouvel instrument si agréable.

Les cruchons et les bouteilles que les servantes d'un jour maintient

avec angoisse virevoltent d'une table à l'autre. Le ton monte parfois.

On reconnaît les meuniers de l'Aubépin à leur bonnet gris sous le

large chapeau de Goudet et au gilet vert souvent défraîchi, il faut dire

qu'il fait la vie, enfin si on ne grossit pas trop !

Un homme se lève tout à coup, quelle mouche l'a piqué, trop de vin ?

A son costume de velours on reconnaît un riche fermier d'en-haut, oui

c'est le Chrysostome Allix des Ruches qui s'en prend à un jeune de

Bournac, lou Pierrou Habouzit. « Maladroït ! Tu m'as renversé ton

vin sur le gilet. Approche que tu t'excuses, va-nu-pieds ! »

Lou Pierrou qui est petit et malingre baisse les yeux, n'ose pas

répondre mais son cousin des Crochets, Gédéon, meunier de son état,

déjà bien aviné se lève le poing en avant. Une bagarre va commencer.

C'est jour de reïnage à Laussonne.

La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mézenc



Isidore Boyer le dernier chaumier de Bigorre sur la charpente d'une palhissa

Un conte du pétrin

Quand la farine et la neige se battaient pour être plus blanches

La farine n'aime pas la neige, la farine de seigle surtout car si vous mettez une boule de neige dans le pétrin où est répandue la farine de seigle cette dernière ne semble plus aussi blanche et le boulanger s'exclame : « Mais qui m'a fourni cette farine grise ? Qu'il ne vienne pas m'en revendre je l'expédierai au plus loin ! ».

Alors la farine de seigle, à ces mots proférés avec colère, devient encore plus grise d'autant que le boulanger lui lance de l'eau et se met à la battre en tous sens, elle se fâche et se met carrément en boule !

Le triomphe de la boule de neige ne dure pas car la boule de farine se met à chauffer, au bout du bras du boulanger se précipite vers elle et vient l'écraser, la faire fondre, la piétiner. Pauvre petite boule de neige, elle a disparu du pétrin comme elle y était venue, comme par enchantement.

Le boulanger rumine sa colère, il abandonne la boule de farine à son sort et se couche sur le lit près du four.

Quelques heures plus tard le boulanger sait le châtimement qu'il va faire subir à la petite boule de farine : il va lui en cuire ! Il la saisit, la fait passer d'une main dans l'autre, la griffe avec une petite aiguille sur le dessus, la jette sur une pelle et hop la fait glisser au fond du four. Quand elle sera bien rôtie elle regrettera d'avoir fait fondre la petite boule de neige, et puis tiens ! on la mangera.



Le mouly de Bigorre



Le mouly de Bigorre

Le seigle et ses usages

Le seigle c'est dans cette région la céréale du pauvre, celle qui va donner le pain noir. Le seigle est rustique, il résiste mieux que le froment aux gelées, à la sécheresse, aux vents de partout. Sa crosse baisse la tête mais comme le roseau il tient bon.

Jusqu'à un certain point : sur les hauts plateaux sa culture est aléatoire, une année bonne et l'autre non ; on y a donc très vite renoncé parce que la vente des animaux gras permet d'acheter la farine.

Le seigle c'est donc d'abord un aliment. Grain, farine, pâte, pain. Dans chaque village et quand l'habitat est dispersé dans chaque maison il y a un four, indispensable pour cuire la pâte qu'on aura mise à lever dans la maie. Le four banal est non seulement un bâtiment, une machine, mais c'est aussi le lieu de rencontres. On se met dans le four en attendant que le pain cuise, on raconte des histoires, on distribue « les pompes » aux enfants, tout petits pains, considérées presque comme de la brioche et qui permettent de savoir où en est la cuisson

Le seigle c'est aussi la paille. La paille pour couvrir les maisons, les chaumières. Jusqu'à la Révolution de 1789 l'immense majorité des maisons en est couverte. La lauze de phonolite utilisée depuis la nuit des temps pour couvrir les crottes des bergers du Midi ne sera utilisée longtemps que par les plus riches car il faut bâtir à voûte ou, plus tard, construire des charpentes titanesques. Les chaumières sont de toutes tailles depuis celles de Bigorre, sortes de maisons de poupées jusqu'à la ferme Perrel de Moudeyres et pour ceux qui s'en souviennent la Blache de Saint-Front, invraisemblable vaisseau de paille planté à tous vents.

La paille encore pour la litière des bovins, pas n'importe lesquels ; la paille est réservée pendant des siècles aux rois de l'étable, les bœufs d'engrais, les bœufs de Pâques, les futurs Fin Gras auxquels les éleveurs accordent leurs soins les plus minutieux.

La paille c'est aussi celle des claies pour faire sécher le fromage et celles des « pailhas » pour recevoir la pâte à lever des pains longs et des tourtes. La paille dans les sabots qui protège de la neige, amortit les chocs, ajuste à la bonne peinture.

Les chaumières de Bigorre

Les chaumières de Bigorre et des Maziaux ont conservé une architecture qui n'a pas beaucoup évolué depuis l'époque gauloise. De faibles dimensions, ces *palhissas* aux toits de chaume de seigle abritaient des familles ne possédant que quelques vaches. L'étable et la pièce unique d'habitation étaient contiguës afin de profiter de la chaleur des bêtes.

Les faibles moyens financiers des habitants des chaumières expliquent le choix des matériaux de construction. A Bigorre, la technique de la pause du chaume consistait à attacher les *cloissoux* un à un sur les lattes de bois de la charpente. Sur le faitage, Isidore Boyer, le chaumier, utilisait la technique de la « crinière de cheval ». Le toit de ces petites *palhissas* nécessitait ainsi trois mille *cloissoux*, soit seulement trois tonnes de paille et une charpente légère qui ne supportait, contrairement à la lauze, que 30 kg au mètre carré.



Chaumière de Moudeyres

Crozoly

La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mézenc

Une vallée ensauvagée

Il est presque impossible d'imaginer que la vallée de l'Aubépin, aujourd'hui presque complètement abandonnée, fut pendant des siècles au centre d'une activité économique, sociale et culturelle intense. Paysans cultivateurs de seigle, meuniers, paysans éleveurs de Fin Gras, mineurs, forgerons, éleveurs d'abeilles, aubergiste, se répartissaient les tâches, les rôles.

Micro-société, exutoire, espace de liberté, a-territorialité, l'ailleurs.



Cru de novembre 2008



Cru de novembre 2008

Les fureurs de l'Aubépin

L'Aubépin se jette dans la Gagne aux Planchas ; en septembre 1980 sa fureur lui a fait démolir une nouvelle fois le pont en sapant la pile rive gauche. Cet Aubépin est un torrent ; depuis longtemps l'homme a tenté de modérer ses colères. On peut voir rive droite plusieurs radiers de pierres mis en place pour éloigner le lit en crue de la route de Saint-Front. Cette basse vallée est révélatrice de ces fureurs avec de multiples lits tour à tour abandonnés puis retrouvés permettant la présence d'une végétation exubérante et désordonnée où seuls les meilleurs pêcheurs ne se sentent pas complètement perdus. Cette sorte de bassin d'expansion des crues se resserre à peine à la faveur d'un seuil où l'on découvre le site des Crochets, bien à l'abri.

Un lieu de mémoire



Cru de novembre 2008



Cru de novembre 2008

La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mezenec

Sorcellerie & vieilles croyances



Quand les vieilles pierres parlent...

Si les vieilles pierres des moulins de l'Aubépin et du château de Pralas pouvaient parler...

Elles nous parleraient des revenants et :

- du fameux bouc qui se promenait la nuit dans le grenier du château et qui ressemblait au diable ! Qui faisait peur aux femmes et aux enfants des fermiers ;
- du diable de « bonque » (moulin de Perbet), des filles de Joubert, le meunier, vendues au diable par leur père pour une bourse remplie de louis d'or ;
- des boules de feu qui partaient de Cornadouille, dévalant la pente en se battant et qui disparaissaient dans l'eau de l'Aubépin ;
- du sorcier de Malrevers qui faisait emmêler les fuseaux des dentellières en fixant le carreau, qui faisait danser les tables à trois pieds et devinait la somme d'argent contenue dans votre bourse ;
- de cette ferme dont le chaleil restait allumé toute la nuit pour empêcher les mauvais esprits de pénétrer dans la maison ; et de bien d'autres histoires que se racontaient les anciens, le soir à la veillée.



Trêve, sorciers et dame blanche —

Les enquêtes effectuées en Haute-Loire il y a une vingtaine d'années auprès des derniers participants aux veillées traditionnelles attestent de la survivance de la superstition et de la croyance dans les phénomènes paranormaux. Au début du XX^e siècle, on colporte encore des histoires de « trêves ». Des bruits mystérieux terrorisent le soir au passage d'une croix, du bétail manifeste des signes d'affolement, des filles hurlent et se roulent par terre comme au moulin de Perbet au bord de l'Aubépin, des objets du ménage se mettent à voler selon des trajectoires improbables, des revenants, l'intervention du démon sont les éléments qui reviennent le plus souvent dans ces récits.

Les vallées accidentées telle celle de l'Aubépin étaient réputées être le siège d'apparition de personnages fantasmagoriques comme les lutins ou la dame blanche, réminiscence des fées. Quelques joyeux lurons ou individus en mal de vengeance ne manquaient pas d'exploiter cette crédulité en mettant sur le compte de la trêve, le bon tour qu'ils venaient de jouer accreditant un peu plus la croyance.



La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mézenc

L'église de Saint-Front



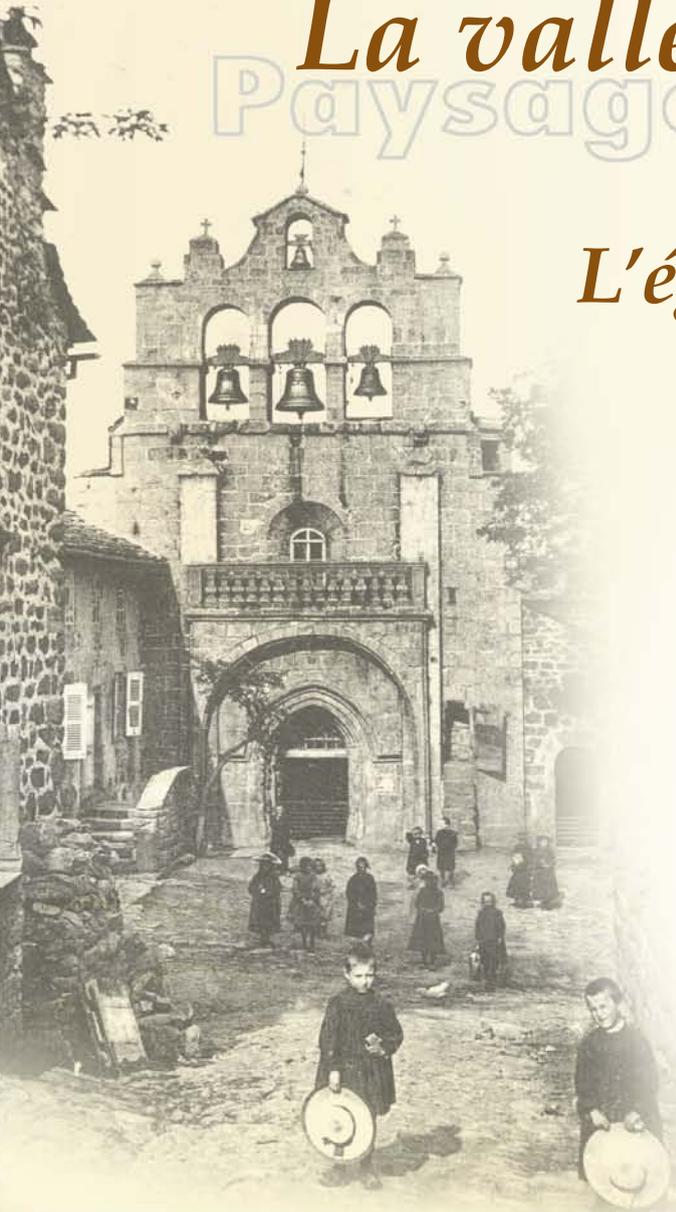
La commune de Saint-Front abrite la plus belle église romane du massif du Mézenc. Elle fut construite sur les ordres des moines du Monastier au début du XI^e siècle. Peut-être fut-elle édifiée sur l'emplacement d'un vestige romain car, lors de sa restauration en 1961, on a trouvé des pierres portant des inscriptions en latin.

L'église de Saint-Front est mentionnée pour la première fois en l'an 1039, dans le cartulaire du Monastier à propos d'une donation faite à l'abbaye d'une propriété située près de l'église de Saint-Front. Avant 1096, l'église et ses dépendances sont détenues injustement par les seigneurs du Mézenc. L'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, et l'abbé du Monastier, Guillaume IV, obligent ces seigneurs rapaces à restituer ces biens au moment où ils se disposaient à partir en Terre Sainte. Ils obtinrent, en échange, plus de mille sous d'or pour subvenir aux frais de l'expédition. Pendant plusieurs siècles, l'église dépendra de l'abbaye du Monastier.

Une porte gothique et deux nefs latérales - l'une côté sud, l'autre côté nord - compléteront l'édifice. La nef latérale sud fut construite sur l'emplacement d'une partie de l'ancien cimetière. D'après le blason qui se trouve sur la petite porte de cette nef, elle daterait de 1600. Ce blason représente les armoiries de l'abbé Barry, abbé du Monastier. L'autre nef, plus récente, fut construite au début du XIX^e siècle.

La façade a fière allure. En partie détruite au moment de la grande tourmente révolutionnaire, elle fut reconstruite en 1806 et restaurée en 1980.

Au-dessus du porche d'entrée, cette façade est ornée d'une superbe balustrade qui proviendrait de la chartreuse de Bonnefoy. Le clocher à peigne, construit au dessus de la façade, porte trois cloches (1838-1859-1869) placées sur le même alignement. Une quatrième cloche, plus petite, les domine.



La cloche de Rome

À la fin du XIX^e siècle, un curé de Saint-Front qui se dénommait Rome reçut sur la tête une cloche alors qu'il discutait devant le porche de l'église avec son vicaire et deux paroissiens. Il en mourut. De là à penser que l'accident survint un dimanche de Pâques et qu'il serait à l'origine de la croyance farfelue en la migration des cloches, il n'y a qu'une envolée de l'esprit. Pour celui des lecteurs demeuré rétif à l'idée qu'un clocher à peigne pût décoiffer, on ajoute, extraites d'une gazette locale de l'époque, sous le titre « Mort de M. l'abbé Rome, curé de Saint-Front », les précisions suivantes : « Après la clôture des pieux exercices et une dernière prière déposée dans le cœur de Jésus, il sort de l'église et s'arrête un instant devant la porte pour causer avec M. Jamon, l'un de ses vicaires, et deux de ses paroissiens, MM. Menu et Giraud. À ce moment, l'une des cloches, lancée à toute volée, jusqu'à tourner sur elle-même, annonçait l'office du lendemain. M. Rome que ce mouvement vertigineux inquiétait, fit dire aux sonneurs de se modérer, et, en même temps, de mettre en branle la grosse cloche. Sur ce, son vicaire lui serre la main et s'éloigne en lui offrant ses souhaits de bonne nuit. Mais il a à peine fait quelques pas qu'un coup sec et puissant se fait entendre ; il se retourne... Ah ! quel spectacle !!! emportée par la vitesse acquise et glissant sur ses coussins, la cloche est sortie du campanile. En tombant, elle a frappé le pasteur, qui est mort, et M. Menu qui est grièvement blessé aux côtes et à la jambe. Le premier souci du vicaire est d'absoudre, le second de porter secours. Hélas ! les secours sont inutiles : le pasteur frappé par la cloche, sur l'épaule et à la nuque, a été violemment projeté sur le perron de la cure, contre lequel il s'est assommé !!! ». La cloche était allée à Rome. Cet accident est survenu le samedi 27 juin 1885, Anthoine-Théofrède Rome, né au Monastier, le 5 juin 1841, avait 44 ans.



La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mézenc

Un système d'échanges complexe



La position particulière de la vallée de l'Aubépin entre ville et campagne, entre hauts plateaux herbagers et premiers plateaux à polyculture-élevage est sans doute à l'origine d'un système économique et commercial florissant.

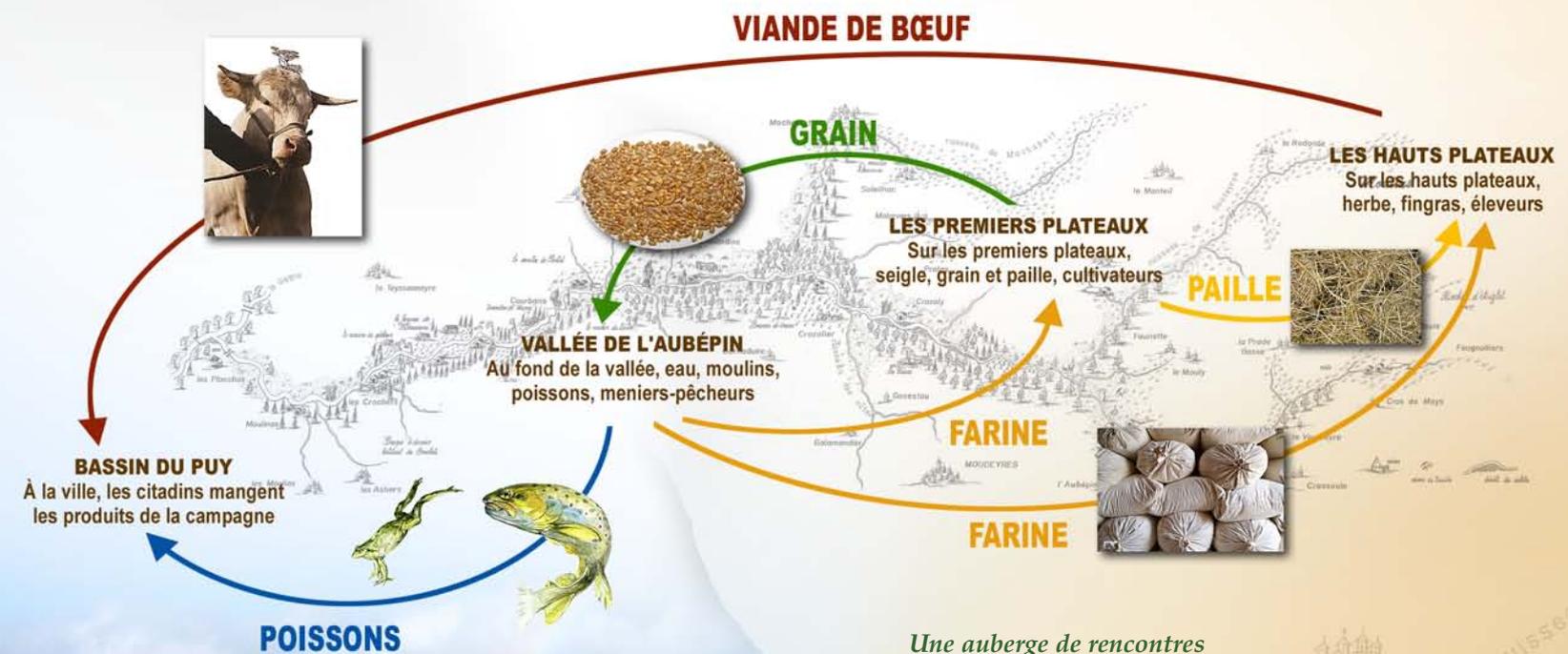
Parfois assez large, parfois resserrée la vallée facilite l'implantation de nombreux moulins. La culture du seigle en sera ainsi encouragée d'autant que très près les engraisseurs des hauts plateaux n'en cultivent pas et qu'un commerce « quadrangulaire » est possible : meuniers, producteurs de seigle, engraisseurs des hauts plateaux, citadins.

L'argent de la vente du Fin Gras permet d'acheter la paille du seigle pour la litière et la toiture, et d'acheter la farine pour se nourrir.

Les polyculteurs des premiers plateaux (La Cham du Fraise, Bournac, Bigorre) produisent le seigle. Il le font moudre par les meuniers de la vallée et ils vendent une partie de la paille aux engraisseurs des hauts plateaux tout proches.

Les meuniers qui gardent une partie de la farine en paiement de leur travail en vendent aux hommes d'en haut, éleveurs-marchands des hauts plateaux. Ces meuniers sont aussi des pêcheurs, des chasseurs, des braconniers. Les truites, les grenouilles, les lapins et les lièvres, et toute la sauvagine avec ses peaux sont vendues à la ville.

La vallée de l'Aubépin est parcourue en tous sens par ceux qui achètent et qui vendent, qui portent leurs produits et qui en rapportent d'autres. Bien loin de clichés d'une vallée perdue, isolée l'Aubépin est au centre d'un système local d'échanges particulièrement actif.



Une auberge de rencontres

A l'auberge des Planchas l'hôtesse n'abonde pas ; la salle presque noire, noircie encore plus par la fumée du poêle où brûle le lignite de l'Aubépin, est pleine à éclater : ils sont au moins trente dans cette presque cave où le soleil n'arrive jamais. Il y a là trois meuniers Pierre la Roue, François de Bourou, et Jean l'Aubépin qui discutent fort et haut avec des messieurs du Puy en redingote de cadis. Les prix montent et descendent au gré de celui qui parle le plus fort ; les meuniers ne sont pas les derniers. A trois ils font déjà bande avec leur grand chapeau de Goudet, le gilet vert et le foulard rouge dont les bouts se balancent comme des flammes sortant du poêle. - Vingt sous la livre de truites ! Vous l'avez vu mon poisson ? La rivière est haute et la chair est fine.

- Comme vous y allez ! Cinq sous ? Il faut que je prenne mon bénéfice, le transport... À combien je les vendrai au Martouret ! Les affaires ne vont pas si bien en ville ; les dentelliers firent sur tout en ce moment.

- Vous avez vu ces deux lièvres, j'en veux un franc. Septembre a été beau ils sont gras comme des chanoines.

Dans un autre coin des paysans de Bigorre se retrouvent avec ceux de Moudeyres.

- Et toi Joseph, tu le vendis combien le setier de grain cette année ? Et le cloissou ? Dans l'ombre de l'ombre deux couples de bourgeois du Puy essaient d'échapper à ce brouhaha.

- Vous voyez mesdames et vous entendez surtout ce commerce du diable qui se fait ici. Du diable, oui, du diable car cette taverne des Planchas est le repère de tous les holiubrius de cette vallée où l'or coule à flots ; l'Aubépin c'est de l'or dans l'eau !

La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mézenc

Les mines de la vallée de l'Aubépin

La petite loupe de sédiments accumulée à l'ère tertiaire a favorisé la formation de micro-gisements de lignite. Ce mauvais charbon dégage une âcre fumée lors de sa combustion et n'a rien à envier à la tourbe dans le domaine des pollutions atmosphériques. Combien y a-t-il eu de mineurs dans la vallée de l'Aubépin ?

Dès le XVIII^e siècle, dans un massif où la forêt est presque absente, on s'intéresse au charbon. Le sieur de Chambarlhac dont la famille originaire de Chanéac, possède de nombreuses terres en Mézenc voit son attention attirer par des affleurements de lignite juste au pied de son moulin de l'Aubépin, là où, autrefois, était située la barrière rocheuse emprisonnant les eaux de l'épine blanche (étymologie de l'Aubépin).

Il acquiert de l'Etat l'autorisation d'exploiter ce maigre et mauvais charbon des pauvres. Il fera même construire une route depuis les hauteurs de Laussonne jusqu'au Gachas, route qu'il revendra ensuite à l'entreprise qui au XIX^e siècle reprendra l'exploitation de la mine et d'autres carrières.

Fermetures et ouverture de la mine se succéderont ; il faut dire que le charbon de St-Etienne n'est pas loin et ce n'est que dans des temps particuliers comme la guerre de 14-18 que l'exploitation redeviendra « rentable » surtout quand les mineurs seront des prisonniers polonais.



Chambard (entrée d'une galerie) (24 juillet 1949)



Mineurs polonais

Grâce à sa mine de lignite Moudeyres est vraiment appelé à jouer un rôle dans l'ordre de la charité. Le fait est qu'il a fourni et fournit encore du combustible à la ville du Puy et qu'un bon nombre de familles se seraient gelées là-bas, cet hiver, sans notre heureuse exploitation. Beaucoup sans doute pensaient avec raison que la mauvaise saison aurait arrêté les travaux, mais non, plus le froid persiste et s'intensifie, plus on travaille pour s'échauffer et faire chauffer les nécessiteux. On dirait même que notre mine devient plus riche à mesure que les besoins se font sentir davantage. Son charbon, en effet qui dès le début de l'exploitation n'était ni abondant, ni bon est aujourd'hui meilleur et en plus grande quantité. Aussi M. Le Préfet, content d'avoir réussi dans son entreprise va-t-il nous doter d'une usine à électricité. Déjà les travaux à cet effet sont avancés, et bientôt, dit-on la mine et les alentours seront éclairés par cet heureux moyen.

Peut-être pourrait-on un jour profiter de la dotation préfectorale et abandonner absolument le pétrole puisqu'il a tant de peine à graver nos hauts plateaux ! Bref, Moudeyres va sortir de l'inconnu en faisant part de ses ressources. D'ailleurs depuis une quinzaine de jours nous avons, au milieu de nous une vingtaine de prisonniers polonais pour travailler à la mine, et il n'y sont pas les moins actifs ni les moins vigoureux. J'ai même entendu dire qu'ils en remontraient à nos suspects plus lents et moins disciplinés. Quoi qu'il en soit de leurs travaux, ils ont trouvé le moyen de remplir leurs devoirs religieux, un dimanche non l'autre. Ici, qu'on veuille bien me permettre cette petite réflexion, je m'adresse à qui de droit. Puisque les Polonais ont trouvé ce moyen qui n'est pas en soi, la perfection, les Français eux ne pourraient-ils pas la perfectionner, c'est-à-dire laisser nos prisonniers se reposer tous les dimanches, si d'ailleurs les travaux sont pas trop pressants et les laisser de même assister à la messe, comme tout bon catholiques ?

Le comble en cette circonstance serait même de voir nos pays directeurs et surveillants, venir à la tête de ces quelques étrangers, rendre hommage à qui, tous, nous aurons à rendre compte un jour de nos négligences et de nos manquements.

Cette ouverture a permis à plusieurs communes de recevoir à des prix d'un extrême bon marché, le combustible. »

L'Avenir de la Haute-Loire, 8 février 1917



Le hameau du moulin de l'Aubépin proche des mines de lignite au début du XX^e siècle



Les installations minières de l'Aubépin

Édition : Les Amis du Mézenc
Conception : Jean-Jacques Léogier, Jean-Claude Mermet, Groupe "Aubépin"
Textes : Robert Cortial, Jean-Jacques Léogier, Jean-Claude Mermet
Maquette et mise en page : Christophe Arsac, Jean-Claude Mermet, Anne-Laure Vincensini
Crédit photographique : André Bose, Robert Cortial, Gérard Dupuy, Annie Genies, Fannette Genies, Frédéric Lacombat, Catherine Mathieu, Sylvie Moadrye
Dessins : Françoise Delfive, Michel Engles, Alain Grosrier

La vallée de l'Aubépin

Paysages du Mézenc

Le rhinocéros de l'Aubépin,

Le massif du Mézenc n'a livré que très peu de restes fossiles. C'est dans la vallée de l'Aubépin, que fut découvert, dans les années 1980, l'un des rares vestiges de mammifère de ce territoire, sous la cascade de Souteyros, dans une couche de cinérite (cendres volcaniques) contenant aussi des restes de macroflore et des pollens. La mâchoire découverte est celle d'un rhinocéros. Elle est actuellement conservé au musée Crozatier du Puy-en-Velay.

Le rhinocéros en question est d'une espèce robuste et de grande taille aujourd'hui disparue, présente dans la région du Miocène terminal (autour de 5,5 à 6 millions d'années) jusqu'à la fin du Pliocène inférieur (autour de 3,6 millions d'années). Exclusivement européen, il possède également des traits communs avec les espèces présentes au Pléistocène (de 2,5 millions d'années à une dizaine de milliers d'années).

Le crâne découvert est essentiellement composé du palais qui comprend les deux rangées dentaires soumises à des déformations. Le crâne fortement concrétionné présente également une partie occipitalo-inférieure relativement complète. Cette morphologie est caractéristique de *D. megarhinus* (Guérin, 1980). La comparaison de ses dimensions permet de le rapprocher de la forme évoluée de cette espèce connue dans la zone de Perpignan (Pliocène inférieur terminal). En attendant une clarification de l'espèce *D. megarhinus*, le crâne découvert dans le Mézenc est attribué à *Dihoplus* ex. gr. *D. megarhinus*.

L'âge du site de la vallée de l'Aubépin se trouve donc affiné par cette attribution, la zone de Perpignan (biozone 15 de Guérin) correspondant à un âge aux environs de 4 millions d'années.



Vue ventrale du crâne de rhinocéros de l'Aubépin.
Longueur de la pièce : 39 cm

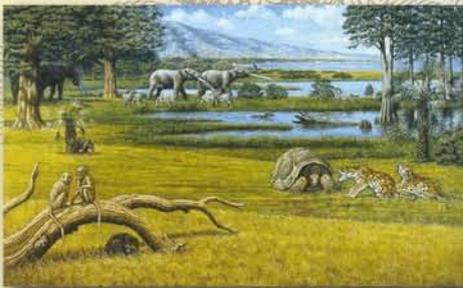


Mastodonte d'Auvergne

Ce rhinocéros est dans la vallée de l'Aubépin le seul témoin connu de la faune de cette époque. Les connaissances actuelles sur cette période permettent toutefois de dessiner l'environnement dans lequel cet animal a évolué. Deux

espèces de mastodontes connues à Viallette (Blanzac, Haute-Loire, Pliocène moyen) le côtoyaient : le mastodonte d'Auvergne (*Anancus arvernensis*) et le mastodonte de Borson (*Mammot borsoni*), ainsi qu'une gazelle (*Gazella borbonica*), le tapir d'Auvergne (*Tapirus arvernensis*), le lynx d'Issoire (*Lynx issiodorensis*) et la hyène de Perrier (*Pliocrocuta perrieri*). Parmi les herbivores se trouvaient aussi un hipparion (*Plesiohipparion crassum*), ancêtre du cheval, un bovidae (*Parabos boodon*) ancêtre du bœuf, des suidae (*Sus arvernensis* et *Propotamochoerus provincialis*, proche du phacochère) ou encore des cervidés tels que *Paracervulus australis* et *Croizetoceros pyrenaicus*. Les carnivores étaient nombreux. On peut citer le grand félin *Dinofelis diastemata*, les canidés « *Canis* » *michauxi* et *Vulpes adoxus*, une hyène chasseur, *Chasmaprohetes borissiaki* et un ours : *Ursus minimus*.

D'après F. Lacombat, Note sur le crâne de rhinocéros de la vallée de l'Aubépin (Haute-Loire) à paraître dans *Les Cahiers du Mézenc*.



Reconstruction d'un paysage du Pliocène supérieur
(d'après M. Amos, Agosti et Amos, 2002)

Le paysage de l'époque devait être celui de forêts claires entrecoupées de petites zones herbeuses. Quelques lacs et zones marécageuses devaient également exister (Couthures et al. 1989). Le climat était alors chaud et très humide, à tendance sub-tropicale.

un rhinocéros de Perpignan ?